

Définir la société de contrôle : de Foucault à Deleuze (en passant par Burroughs et Han)

Antoine Morin-Racine

Mots-clés : Sociétés de contrôle ; Deleuze ; contrôle ; Foucault ; discipline.

Keywords : Societies of control ; Deleuze ; control ; Foucault ; discipline.

Résumé

Ce texte aura pour tâche d'en venir à une définition synthétique du contrôle et des sociétés de contrôle telle que théorisée par Deleuze à l'aide d'une analyse du *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle* et de la littérature foucauldienne qui le précède sur le pouvoir disciplinaire (Foucault, 1975). Cette analyse mobilisera également le concept originel de contrôle par William S. Burroughs, le concept de psychopolitique dans la pensée de Byung-Chul Han ainsi qu'une réflexion sur le rôle du domaine moral dans la constitution historique du contrôle comme forme de pouvoir. La première partie du texte s'appliquera à replonger dans *Surveiller et punir* afin de bien tracer la transition de la discipline au contrôle et leurs imbrications complémentaires. La deuxième partie s'appliquera à l'analyse de la société de contrôle dans ses composantes techniques, matérielles et morales. Au-delà d'une analyse des différentes techniques qu'assemble la société de contrôle pour formater le social et d'une dissection marxisante sur ses origines économiques structurelles, il s'agira également de proposer l'analyse de l'évolution superstructurelle des mœurs comme étant constituante du contrôle en tant que forme de pouvoir.

Abstract

The aim of this text will be to provide a synthetic definition of control and of societies of control, as theorized by Deleuze, through an analysis of the *Post-Scriptum* on societies of control and the Foucauldian literature on disciplinary power that precedes it (Foucault, 1975). This analysis will also mobilize William S. Burroughs' original concept of control, the concept of psychopolitics present in the thought of Byung-Chul Han, and a reflection on the role of the moral realm in the historical constitution of control as a form of power. The first part of the text will delve into *Surveiller et punir*, tracing the transition from discipline to control and their complementary interweaving. The second part analyses the technical, material and moral components of control societies. In addition to an analysis of the various techniques used by the control society to format the social body, and a Marxist-leaning dissection of its structural economic origins, it will also propose an analysis of the superstructural evolution of mores as constituent to the form of power that is control.

Pour citer cet article

Morin-Racine, A. (2025). Définir la société de contrôle : de Foucault à Deleuze (en passant par Burroughs et Han). *Facteurs humains : revue en sciences humaines et sociales de l'Université Laval*, 2(1), 178-199. <https://doi.org/10.62920/n89mmh11>

© Antoine Morin-Racine, 2025. Publié par *Facteurs humains : revue en sciences humaines et sociales de l'Université Laval*. Ceci est un article en libre accès, diffusé sous licence [Attribution 4.0 International \(CC BY 4.0\)](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)



Introduction

Dans 100 ans ou même moins, il y a fort à parier que le *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle* de Deleuze figurera parmi les textes les plus importants des sciences sociales au 21^e siècle (Deleuze, 1990)¹. Écrit une décennie avant l'an 2000, le *Post-scriptum* réussit à faire, dans un même temps, une table rase respectueuse

¹ Les idées et positions exprimées dans cet article sont celles de l'auteur et ne sauraient engager la responsabilité de la revue ou de ses partenaires institutionnels.

de toute la pensée qu'il l'a précédé, mais aussi une description presque prémonitoire des aléas embryonnaires d'une nouvelle forme de pouvoir et d'une nouvelle ère du capitalisme.

Court, dense et écrit seulement 5 ans avant la mort de Deleuze, le *Post-scriptum* a l'avantage d'être un texte qui ouvre la pensée. C'est un texte proprement deleuzien, qui nécessite une compréhension de ses théories (et de celles de ses prédécesseurs) pour bien le comprendre, mais dont la pertinence des conclusions ouvre une panoplie d'avenues de réflexion par rapport à l'état du monde 35 ans après sa publication.

Le présent texte a pour tâche d'en venir à une définition synthétique de la notion de contrôle et de société de contrôle, à l'aide d'une analyse du *Post-scriptum*, de la littérature foucauldienne sur la discipline, des textes deleuzo-guattariens qui l'ont précédé, mais aussi à l'aide d'autres contributions intellectuelles qui l'inspireront et s'en sont inspirées (Foucault, 1975). Cette analyse mobilisera ainsi le concept originel de contrôle par Burroughs, le concept de psychopolitique dans la pensée de Byung-Chul Han, en plus de proposer une réflexion sur le rôle du domaine moral dans la constitution historique du contrôle comme forme de pouvoir (Burroughs, 1978 ; Han, 2017).

Les deux premières parties de l'article s'appliqueront à replonger dans la littérature foucauldienne afin de bien tracer la transition de la discipline au contrôle et leur imbrication complémentaire. Les parties suivantes s'appliqueront à l'analyse de la société de contrôle dans ses composantes techniques, matérielles et morales. En plus d'une analyse des différentes techniques qu'assemble la société de contrôle pour formater le social et d'une dissection marxisante sur ses origines économiques structurelles, il s'agira également de proposer l'analyse d'une certaine flexibilisation superstructurelle des mœurs comme étant constituante du contrôle en tant que forme de pouvoir.

Le concept de psychopolitique de Han, malgré une légère critique, sera mobilisé pour souligner l'étendue du biopouvoir à l'ère du contrôle jusque dans la psyché même des individus, tandis que la conception originelle de contrôle par Burroughs, et son importance sur la liberté des sujets contrôlés, sera mobilisée pour concevoir de la composante morale de cette forme de pouvoir. Le concept de l'utilisation du Moral comme dispositif de pouvoir construira la base de l'analyse de cette troisième composante morale au contrôle.

La nature synthétique de cet exercice en fait un texte qui n'a pas l'intention d'être une exégèse méticuleuse de différents concepts, mais plutôt une tentative de les manipuler rigoureusement et créativement pour penser le présent. Une analyse méthodique et exhaustive de la transition théorique entre discipline foucauldienne et contrôle deleuzien n'est pas ce que j'essaie de faire ici, car d'autres l'ont mieux fait avant (Morar, Nail et Smith, 2016 ; Beckman, 2018). Ce texte a certainement un côté herméneutique important, l'interprétation de certains textes fondateurs des concepts utilisés (avec l'aide de la littérature secondaire à leur sujet notamment) prendra une bonne moitié du texte, mais l'utilisation des concepts de contrôle, de discipline et de leurs « sociétés », ainsi que leur interprétation à la lumière d'autres pensées qui leur sont adjacentes (celles de Burroughs et de Han) a pour but premier de les rendre opérants afin qu'ils nous aident à réfléchir l'état actuel du social.

1 Lecture de la discipline et de sa société dans Foucault

Dans l'optique de ne pas réduire la discipline et sa société aux « milieux d'enfermements » que Deleuze mentionne au début de son *Post-scriptum* (Deleuze, 1990)², c'est-à-dire dans l'optique de ne pas travailler uniquement avec une lentille deleuzienne de la théorie foucaldienne, tournons-nous vers les écrits de Foucault pour premièrement asseoir une définition étayée de la discipline et des sociétés disciplinaires, pour ensuite voir comment les sociétés de contrôle découlent de celles-ci.

Dans la troisième partie de *Surveiller et Punir*, intitulée *Discipline* (Foucault, 1975, p. 159), les titres des deux premiers chapitres sont révélateurs de ce que Foucault entend par ce mot. Foucault parle de *corps dociles*, puis de *moyens du bon dressement*. Il commence le premier chapitre (*Les corps dociles*) en comparant les philosophies d'entraînement des soldats de l'armée française aux 17^e et 18^e siècles. En à peine 100 ans, le soldat est passé d'un rôle qui s'incarnait par des attributs physiques innés³ à « quelque chose qui se fabrique » de toutes pièces à partir de n'importe quel paysan (Foucault, 1975, p. 159). Avec la venue de l'âge classique et la Révolution française, il s'est propagé « une découverte du corps comme objet et cible de pouvoir » (Foucault, 1975, p. 160). Ce n'est pas la première fois dans l'histoire qu'on manipule politiquement les corps, mais c'est la première fois qu'on le fait à une si grande échelle, avec autant de minutie et avec une telle attention à l'efficacité de leur usage, affirme Foucault (Foucault, 1975, p. 161). « Est docile un corps qui peut être soumis, qui peut être utilisé, qui peut être transformé et perfectionné », explique-t-il (Foucault, 1975, p. 160). Il appelle donc disciplines « [c]es méthodes qui permettent le contrôle minutieux des opérations du corps, qui assurent l'assujettissement constant de ses forces et leur imposent un rapport de docilité-utilité » (Foucault, 1975, p. 161). Il y a, dans la discipline, une intention de **rendre le corps docile, précisément pour qu'il soit utile**⁴ (Foucault, 1975, p. 162).

C'est ainsi dans le but de dociliser les corps, puis de les rendre utiles, qu'on s'applique à les enfermer, à les « répartir » (Foucault, 1975, p. 166) à travers ces **milieux d'enfermement** que mentionne Deleuze (d'abord l'école, puis la caserne, puis l'usine, à l'occasion l'hôpital, parfois la prison ou l'asile) (Deleuze, 1990, p. 2). Au sein de tous ces lieux s'opère un véritable « dressage » des corps (Foucault, 1975, p. 199). À l'école, un dressage de base installe graduellement l'individu au sein des rôles sociaux qu'il aura à performer pour se rendre utile (homme, femme, père, mère, citoyens, travailleur, ménagère, etc.). À la caserne, lors du service militaire obligatoire, le corps de l'homme est littéralement donné au service de l'État et dressé en exécutant d'une stricte chaîne de commandement, tandis qu'on enferme les femmes à la cuisine. Enfin, à l'usine, le corps ouvrier est emprisonné 10 heures par jour dans une manufacture où il n'a pour fonction que d'être un rouage au sein d'un ensemble de machines productives. Pour les personnes qui contreviennent à la docilisation, le dressage ou l'utilisation de leur corps de la sorte, des milieux d'enfermement ayant pour but de **corriger** leurs actions (*correctionnel*)⁵ ont été pensés spécialement pour elles : la psychiatrie pour celles qui

² Même s'il est loin de s'agir d'une définition fausse et qu'on ne peut douter de la compréhension de Foucault par Deleuze, il est essentiel d'amorcer notre réflexion à partir des fondations théoriques posées par Foucault lui-même.

³ « ... la tête droite l'estomac élevé, les épaules larges, les bras longs, les doigts forts, le ventre petit, les cuisses grosses, les jambes grêles et les pieds secs, pour ce que l'homme d'une telle taille ne pourra faillir d'être agile et d'être fort ». (Tiré de L. de Montgomery, *La Milice française*, édition de 1936, p.6 et 7 ; Foucault, 1975, p. 159).

⁴ Certains mots et passages seront mis en gras au cours du texte pour signifier leur importance dans la compréhension du propos.

⁵ Foucault trace notamment de manière très intéressante la naissance, puis l'hégémonisation de ces milieux correctionnels, au cours du 19^e siècle en Europe, sous l'égide de réformateurs humanistes comme Jeremy Bentham (inventeur du panoptique) ou Nikolaus Heinrich Julius dans *La Société Punitrice*, un cours donné au collège de France qui servira de chantier pour *Surveiller et Punir*.

contreviennent involontairement à cet ordre des choses, et la prison pour celles qui y contreviennent volontairement. Une grande partie de la carrière intellectuelle de Foucault est dédiée à analyser la coercition corrective de ces deux milieux d'enfermement (voir notamment *Surveiller et Punir*, 1975 ; mais aussi le cours *La Société Punitrice*, 1975 ; ainsi que les ouvrages *La naissance de la clinique*, 1963 ; et *Histoire de la folie à l'âge classique*, 1961). Le travail du philosophe au sein du *Groupe d'information sur les prisons (G.I.P.)* et les témoignages de prisonniers qu'il élèvera dans le discours public, informeront aussi grandement ses thèses sur les milieux d'enfermements disciplinaires.

Même s'il y passe une importante partie de sa vie, le corps moderne n'est cependant pas en enfermement à toute heure du jour et le sera de moins en moins plus l'ère disciplinaire avancera. C'est en cela que l'on voit la société disciplinaire s'appliquer à instaurer un véritable régime d'**autodressage** en dehors des milieux d'enfermement.

On en vient ainsi au dernier chapitre de la troisième partie de *Surveiller et Punir*, intitulée « Panoptisme » (Foucault, 1975, p. 228), dans lequel Foucault décrit le fonctionnement idéal des sociétés disciplinaires en utilisant l'analogie du **panopticon** de Jeremy Bentham. Le **panopticon** est un modèle architectural de prison proposé par Bentham où les cellules sont disposées en cercles autour d'une tour de garde où on ne voit pas le gardien. Chaque cellule est illuminée de sorte que le gardien dans la tour puisse voir dans n'importe quelle cellule et que les prisonniers ne soient jamais conscients du moment où ils sont observés. Les prisonniers en viennent ainsi à se garder eux-mêmes, et à agir comme s'ils étaient observés en tout temps. « De là l'effet majeur du Panoptique », affirme Foucault :

[...] induire chez le détenu un état conscient et permanent de visibilité qui assure le fonctionnement automatique du pouvoir. Faire que la surveillance soit permanente dans ses effets, même si elle est discontinue dans son action ; que la perfection du pouvoir tende à rendre inutile l'actualité de son exercice ; [...] (Foucault, 1975, p. 234)

Ainsi, le panoptique est érigé en principe, puis en système (le panopt-**isme**) par sa qualité de schéma idéal pour le pouvoir disciplinaire⁶. Il a pour but ultime d'instaurer un dressage qui sera entretenu par la personne qui le subit, indépendamment du pouvoir qui l'impose. Le pouvoir disciplinaire a pour objectif d'arriver ultimement à constituer l'**autodressage** des corps.

Foucault distingue à un moment (Foucault, 1975, p. 244) la « discipline-blocus » sévère de milieux d'enfermements comme l'asile ou la prison, qui exclut les anormaux dans le but de les redresser, puis une « discipline-mécanisme » qu'il associe au panoptisme et décrit comme « [...] : un dispositif fonctionnel qui doit améliorer l'exercice du pouvoir en le rendant plus rapide, plus léger, plus efficace, un **dessin des coercitions subtiles pour la société à venir** » (Foucault, 1975, p. 244). Bien que les deux soient contingents à la même époque, Foucault observe une tendance au raffinement, à l'adoucissement, à l'invisibilisation et la subtilisation des pouvoirs sous le régime disciplinaire. Le pouvoir disciplinaire a pour horizon d'être invisible (Foucault, 1975, p. 256).

Cependant, au risque d'aller à l'encontre de Deleuze, qui dit annoncer la « fin » des milieux d'enfermement dans le *Post-Scriptum* (Deleuze, 1990, p. 1), un simple coup d'œil à toute la littérature sur le complexe carcéral industriel inspirée par la théorie foucauldienne (Davis, 2003 ; Wang, 2018) suffit à démontrer que la « discipline-

⁶ « Le schéma panoptique, sans s'effacer ni perdre aucune de ses propriétés, est destiné à se diffuser dans le corps social, il a pour vocation d'y devenir une fonction généralisée » (Foucault, 1975, p. 242).

blocus » n'a pas pour autant disparu. Si les asiles se sont effectivement vidés à partir des années 1970, les prisons, elles, se sont remplies (Schröter, 2020, p. 68). Comme l'explique Jackie Wang dans *Carceral Capitalism*, certaines formes de contrôle peuvent, par exemple, être analysées comme le résultat de la carceralité disciplinaire sortant tout simplement du milieu d'enfermement de la prison pour s'imprégner dans la vie quotidienne du reste de la société (Wang, 2018, p. 24).

On a ici la preuve qu'il est beaucoup plus utile de concevoir du continuum discipline-contrôle dans une **superposition** et parfois même une **complémentarité** de l'un **et** l'autre que comme une simple **transition** historicisante de l'un **à** l'autre. C'est d'ailleurs de cette manière que Foucault conçoit le passage de l'époque qui précède la discipline (la souveraineté), à celle-ci. La première ne substitue pas exactement l'autre, elle la complète. Elle ne l'efface pas, elle la pénètre, la traverse, la modifie (Foucault, 1976, p. 214).

Or, même si l'on peut déceler une tendance au pouvoir à s'invisibiliser, l'effectivité de cette invisibilisation diffèrera selon le contexte culturel, social ou historique dans lequel elle vient s'insérer avec plus ou moins d'intensité. Nous ne vivons probablement jamais dans des sociétés complètement disciplinaires ou complètement contrôlantes, ces formulations désignent plutôt des arrangements du social qui se chevauchent, se contredisent et/ou se complètent, mais qui sont construites autour de deux régimes de pouvoir différents.

Nous y reviendrons, mais en ce qui a trait à ses origines matérielles-historiques, il est clair pour Foucault que le pouvoir disciplinaire va de pair avec l'avènement du capitalisme industriel. La symbiose des deux est venue au monde par et pour la gestion de la croissance économique et démographique depuis le 18^e siècle ; par et pour la gestion de la Modernité et ses défis :

De fait les deux processus, accumulation des hommes et accumulation du capital, ne peuvent être séparés ; il n'aurait pas été possible de résoudre le problème de l'accumulation des hommes sans la croissance d'un appareil de production capable de les utiliser ; inversement les techniques qui rendent utile la multiplicité cumulative des hommes accélèrent le mouvement d'accumulation du capital [...] Chacune des deux a rendu l'autre possible et nécessaire. Chacune des deux a servi de modèle à l'autre. (Foucault, 1975, p. 257)⁷

2 La Morale des sociétés disciplinaires

Quand on examine comment le pouvoir disciplinaire a mobilisé la morale comme dispositif⁸ pour s'imposer, on réalise que les valeurs qui viennent justifier l'ère disciplinaire sont à son image, un nouvel égalitarisme libéral des corps qui lui permet d'imposer une normalité autoritaire et rationalisante au service du capitalisme industriel.

D'une hiérarchie morale de droit divin qui crée une distinction inchangeable et naturelle entre le Roi et le paysan pendant l'ère de la souveraineté, on passe à un égalitarisme libéral des corps qui s'installe dans la pensée occidentale dès la Renaissance et vient à en prendre possession à partir de la Révolution française.

⁷ La critique de Foucault envers le la prépondérance que les marxistes accordent à l'infrastructure économique face à une superstructure politique, légale, idéologique et culturelle qui en découlerait est assez claire ici. Bien que je m'inscrive dans une perspective marxiste, je tends à privilégier une lecture plus symbiotique du rapport entre infrastructure et superstructure, plutôt qu'un déterminisme economiciste fondée sur une causalité unidirectionnelle.

⁸ Tout régime de pouvoir, peu importe sa forme, s'attèle à modeler la morale d'une manière ou d'une autre. J'y viendrai dans la dernière partie du texte.

Aux yeux de la morale des sociétés disciplinaires, n'est digne de respect et de pouvoir politique qu'un individu qui a su se rendre le plus utile possible à la croissance du capital (économique, politique, humain, culturel, etc.). Il mérite le pouvoir qu'on lui cède par sa capacité à faire croître son capital ou celui de l'État. La méritocratie libérale (et toutes les petites disciplines qui sous-tendent ses inégalités⁹) est ce que l'on obtient quand on tente de maintenir une société de classe dans un régime politique qui proclame l'égalité de tous devant l'État. Foucault l'explique ainsi :

Historiquement, le processus par lequel la bourgeoisie est devenue au cours du XVIII^e siècle la classe politiquement dominante s'est abrité derrière la mise en place d'un cadre juridique explicite, codé, formellement égalitaire, et à travers l'organisation d'un régime de type parlementaire et représentatif. Mais le développement et la généralisation des dispositifs disciplinaires ont constitué l'autre versant, obscur, de ces processus. (Foucault, 1975, p. 258)

Dans son cours intitulé *La Société Punitrice*, Foucault met en lumière de manière beaucoup plus explicite et historique que dans *Surveiller et Punir* l'origine de la morale disciplinaire-capitaliste dans le discours des grands réformateurs moraux quakers du 18^e siècle (Foucault, « Leçon du 31 janvier », 1973). C'est de leur pensée chrétienne, et de d'autres similaires à la leur à travers l'Europe, qu'émerge la morale bourgeoise conservatrice qui sous-tendra l'avènement du capitalisme industriel. À cette époque, on assiste à toute une moralisation négative des mœurs ouvrières par ces réformateurs. « L'objectif de cette moralisation » pour Bernard E. Harcourt, exégète de Foucault et auteur d'une synthèse de ce cours au Collège de France, « : le contrôle des illégalismes ouvriers et la production de travailleurs plus efficaces – de corps dociles, [...] [une] moralisation [qui] s'inscrit donc dans un processus économique » (E. Harcourt, 2014, p. 304).

La bourgeoisie du 19^e siècle fait ainsi passer tous ces « petits procédés de la discipline » pour « la forme humble, mais concrète de toute morale, alors qu'elles sont un faisceau de techniques physico-politique » (Foucault, 1975, p. 260). C'est par ce que Foucault appelle « le pouvoir de la Norme » (Foucault, 1975, p. 216) que « [ces] petits procédés de la discipline » (Foucault, 1975, p. 260) régimentent les corps.

Cette normalité est particulièrement binaire, autoritaire et au service d'une rationalisation des processus sociaux qui sert l'accroissement du capital. Il est particulier à l'ère disciplinaire de donner une valeur, puis classer les individus par rapport à une dichotomie bien-mal (Foucault, 1975, p. 212) et de tenter d'homogénéiser les comportements pour que ceux-ci répondent aux impératifs de la production. Cette homogénéisation s'accomplit en distinguant négativement ceux qui dévient de la normalité, en les marquant et en les disciplinant. Est « normal » l'individu qui ne porte pas la marque de l'anormalité imposée par le pouvoir. Sont « anormaux » les corps et les comportements qui ne sont pas utiles à la production, à la croissance du capital. Une normalité évidemment facile à imposer unilatéralement depuis l'avènement de cet égalitarisme libéral des corps mentionné plus tôt :

[...] le pouvoir de normalisation contraint à l'homogénéité ; mais il individualise en permettant de mesurer les écarts, de déterminer les niveaux, de fixer les spécialités et de rendre les différences utiles en les ajustant les unes aux autres. On comprend que le pouvoir de la norme fonctionne facilement à l'intérieur d'un système de l'égalité formelle, puisqu'à l'intérieur d'une homogénéité qui est la règle, il introduit, comme un impératif utile et le résultat d'une mesure, tout le dégradé des différences individuelles. (Foucault, 1975, p. 216)

⁹ Voir une grande partie de la carrière intellectuelle de Pierre Bourdieu (*Les Héritiers*, 1964) ; l'ensemble de ses collaborations avec Jean-Claude Passeron sur le système d'éducation français, ou encore *La Distinction* (1979), qui présentent tous une démonstration assez claire de la « méritocratie libérale » comme système de préservation de l'élite bourgeoise.

C'est en individuant les anormaux pour les punir, puis les corriger que l'on homogénéise les comportements au service d'un arrangement « rationnel » et productiviste du social. L'utilisation du Normal comme dispositif est une chose propre à la Modernité disciplinaire pour Foucault. Plus tard, dans le cours *Sécurité, Territoire et population* de 1978, Foucault marquera même une différence entre cette normalisation disciplinaire autoritaire, et une forme de normalisation néolibérale beaucoup plus flexible. Il préfère maintenant appeler cette normalisation disciplinaire **normation** à cause de son « caractère primitivement prescriptif » par lequel « la détermination et le repérage du normal et de l'anormal deviennent possibles », tandis que ce qu'il appelle **normalisation** dans le contexte du néolibéralisme use des médianes et des moyennes données par la science statistique plutôt que de la morale bourgeoise pour déterminer le normal (Newheiser, 2016, p. 6).

Les origines matérielles de cette disposition morale particulière à la discipline se trouvent dans la croissance économique fulgurante que portait l'époque. « La croissance d'une économie capitaliste a appelé la modalité spécifique du pouvoir disciplinaire », affirme-t-il dans *Surveiller et punir* (Foucault, 1975, p. 258).

Un capitalisme industriel de production nécessite une unité des corps et de leurs actions dans la poursuite de la croissance : l'ouvrier doit travailler, et travailler bien, efficacement et avec ardeur, la femme doit s'occuper de faire vivre cet ouvrier et nourrir ceux qui viendront le remplacer, l'un et l'autre doivent se reproduire, ne pas céder à des fantaisies sexuelles qui ne servent pas la reproduction (donc la reproduction de la production¹⁰), et il en va ainsi de l'ensemble des mœurs. L'ensemble des comportements doivent être au service de la croissance brute du capital¹¹. Toute personne contrevenant à ces exigences court le risque d'être enfermée dans le but de redresser son comportement.

On en vient donc enfin à une tentative de définition de la discipline et de sa société. La forme de pouvoir propre à l'ère moderne, qu'on peut qualifier de « **disciplinaire** », se définit par la **docilisation**, le **dressage**, l'**autodressage**, et l'**utilisation des corps** ; elle est un pouvoir sur les corps. Cette politique des corps et de leurs comportements émane et est au service d'un régime économique particulier : le **capitalisme de production industrielle**. Le régime moral qui est attaché à ce régime économique et qui constitue cette forme de pouvoir dit « disciplinaire » est caractérisé par une **normalité binaire et autoritaire** qui a la volonté d'homogénéiser les corps et les comportements au service des besoins de la production.

En matière de superstructure, le pouvoir disciplinaire émane d'un libéralisme qui subtilise lentement l'autoritarisme explicite qui lui fut nécessaire pour s'imposer. Malgré un autoritarisme qui se perçoit dans plusieurs de ses agissements, le pouvoir disciplinaire a pour but ultime de devenir invisible, de « substituer un pouvoir qui se manifeste par l'éclat de ceux qui l'exercent, un pouvoir qui objective insidieusement celui à qui il s'applique » (Foucault, 1975, p. 256). Le panoptique doit être considéré comme une analogie de cette marche vers l'invisibilité et l'automatisation du dressage qu'il tente d'imposer. Il est à son avantage de devenir de plus en plus subtile, tant dans ses techniques de pouvoir que dans sa morale¹².

¹⁰ On doit ici beaucoup aux théories féministes de la reproduction dans l'étude de l'arrangement moral et social des sociétés disciplinaires, particulièrement dans le domaine de la famille, mais aussi bien au-delà. Leur apport est particulièrement utile, considérant que Foucault ne se penchera pas sur la condition féminine dans l'ensemble de son œuvre.

¹¹ Je tenterai de mettre en évidence dans les parties suivantes comment, dans la transition d'un capitalisme de production à un capitalisme de consommation dans le Nord global, cette morale a de plus en plus tendance à se flexibiliser.

¹² Bien qu'un certain adoucissement – ou plutôt une subtilisation – des méthodes et du discours du pouvoir puisse être observé dans le passage des sociétés disciplinaires aux sociétés de contrôle, il semble pertinent de distinguer ce qui relève du discours hégémonique et ce qui relève des pratiques concrètes. D'une part, cette subtilisation, cet « adoucissement », est souvent plus

Cette subtilisation superstructurelle, Foucault la remarquera habilement dans son cours *Naissance de la biopolitique* de 1979, qu'il dédiera à l'étude du néolibéralisme. La biopolitique est ainsi ce qui semble naître à la suite de la discipline, un ordre du pouvoir qui n'a pas tant pour objet le **corps** que les **populations** (Foucault, 1979, p. 24) et dont l'ordre moral n'est plus régi par une normalité stricte au service de la production industrielle, mais un laisser-aller aux allures plus complaisantes. C'est ainsi que Foucault décrit le passage de la discipline à la biopolitique¹³ :

Ce n'est [...] plus une société dans laquelle le mécanisme de la normalisation générale et de l'exclusion du non-normalisable serait requis. On a au contraire, [...], l'image ou l'idée ou le thème-programme d'une société dans laquelle il y aurait optimisation des systèmes de différence, dans laquelle le champ serait laissé libre aux processus oscillatoires, dans laquelle il y aurait une tolérance accordée aux individus et aux pratiques minoritaires, dans laquelle il y aurait une action non pas sur les joueurs du jeu, mais sur les règles de jeu, et enfin dans laquelle il y aurait une intervention qui ne serait pas du type de l'assujettissement interne des individus, mais une intervention de type environnemental. (Foucault, 1979, p. 265)

3 Lecture du contrôle et de sa société dans Deleuze

Les réflexions sur le panoptisme et la biopolitique de Foucault prouvent qu'il était bien conscient de la transformation en cours des sociétés disciplinaires qu'il s'appliquait à décrire. Il était conscient d'une certaine tendance, d'une direction historique, vers une subtilisation, une invisibilisation toujours plus grande du pouvoir. Seulement, celui-ci ne vivra malheureusement pas assez longtemps pour voir les développements qui inspireront les réflexions plus franches de Deleuze. La théorie du contrôle n'est donc peut-être pas de la plume de Foucault, mais elle continue habilement ses réflexions, et qui de mieux que Deleuze ; ami, critique et fin connaisseur de son travail (Deleuze, 1986a, 1986b), pour tenter de penser après Foucault.

À revers d'une lecture simpliste de la discipline et du contrôle comme deux époques distinctes que l'on pourrait séparer par une date précise, et d'une fausse dichotomie qui opposerait Foucault et Deleuze, ce texte se positionne en arguant qu'il est nécessaire de considérer, comme le font Daniele Lorenzini et Didier Ottaviani (Lorenzini, 2016, p. 2 ; Ottaviani, 2003), que ce que Deleuze désigne comme le contrôle fait partie intégrante d'une société qui, à bien des égards, est encore disciplinaire¹⁴.

Cependant, il est tout aussi nécessaire de reconnaître que les pratiques du pouvoir changent sous nos yeux et qu'il serait naïf de ne pas voir de clivantes différences entre les pratiques du pouvoir qui persistent à être disciplinaires et celles qui se targuent souvent d'en être l'alternative ; l'ensemble des formes de « coercitions subtiles » de la « société à venir » (Foucault, 1975, p. 244). Il existe encore des prisons, des hôpitaux

manifeste dans les discours que dans les méthodes elles-mêmes ; d'autre part, elle tend à bénéficier principalement à certaines populations privilégiées (notamment blanches, occidentales et masculines). Cette observation peut être interprétée comme un indice de la coexistence – voire de la complémentarité – entre discipline et contrôle. C'est ce qui permet, par exemple, à certaines grandes entreprises technologiques (IBM et Microsoft) de soutenir publiquement des causes comme Black Lives Matter, tout en étant critiquées pour leur implication indirecte dans le système de travail carcéral aux États-Unis. Les mœurs du discours hégémonique ont beau s'adoucir, cela n'empêche pas l'État de mettre des gens en prison.

¹³ Encore ici, il importe de penser ce « passage » aussi comme une complémentarité de la discipline et de la biopolitique (Newheiser, 2016, p.7). Il existe des éléments de changement entre les deux, mais elles se chevauchent.

¹⁴ Deleuze et Guattari diront à maintes reprises que leur analyse du social en est une qui se préoccupe non pas de ses contradictions (comme le font les marxistes), mais de ses « lignes de fuites », non pas tant de la reproduction des institutions d'une classe dans l'histoire, mais des différentes formes de pouvoirs futurs et l'étude de leur état embryonnaire dans le présent, qu'ils soient en rupture ou en continuation avec sa forme actuelle (Negri, Deleuze, 1990 ; Deleuze, 1980, p. 114). Il n'est donc pas étonnant de les voir théoriser sur les manières émergentes du pouvoir dans les années 1980 et 1990.

psychiatriques, des écoles, mais, à certains endroits, leur fonctionnement s'ouvre tranquillement à des pratiques nouvelles, se targuant souvent d'être « libératrices », « plus humaines » ou plus « flexibles ». Il se conçoit de nouveaux milieux qui n'enferment plus explicitement les corps, mais construisent un espace pour le dirigisme de leurs circulations¹⁵. Au moment où Foucault les nommait, « les sociétés disciplinaires, c'était déjà ce que nous n'étions plus, ce que nous cessions d'être. [...] Ce qui compte c'est que nous sommes au début de quelque chose », dira Deleuze (Deleuze, 1990. p. 2 et 7). Il est ainsi nécessaire de voir le contrôle comme l'aboutissement présent du processus de subtilisation ayant lieu à l'intérieur du disciplinaire. Le contrôle ne remplace pas forcément la discipline, mais vient tout de même s'y greffer et, petit à petit, altérer fondamentalement le fonctionnement du pouvoir. Il s'agit également de voir une certaine connivence entre biopolitique et contrôle. Les deux ne viennent évidemment pas des mêmes têtes, mais possèdent immanquablement une complicité dans leur description du social néolibéral¹⁶.

Le *Post-scriptum sur les Sociétés de Contrôle* est un texte bref, mais particulièrement dense. Deleuze ne se préoccupe pas de donner une définition du contrôle autant que de le décrire là où il le voit. C'est pourquoi une définition de la société de contrôle ne peut pas se passer de puiser en dehors du texte pour en arriver à une conception relativement complète et utile pour analyser le présent. Pour définir le contrôle, il faut puiser tant dans les développements du social depuis la publication du *Post-Scriptum*, que dans l'évolution des réflexions antérieures de Deleuze (notamment dans *Mille Plateaux*), mais aussi dans la pensée d'autres auteurs pertinents, comme William S. Burroughs qui a initialement défini le concept de « contrôle », et Byung-Chul Han qui a réfléchi plus récemment à la suite des idées de Deleuze et de Foucault. La définition à laquelle j'arriverai du contrôle sera donc de nature synthétique ; elle s'inspirera de Deleuze, mais ne se gênera pas pour aller au-delà et puiser tant dans les pensées qui l'ont inspirée que celles qui se sont inspirées de lui.

Partout en mai 1990, Deleuze voit se fracturer les milieux d'enfermements et leurs logiques. La seule tâche qui importe aux gouvernants est « de gérer leur agonie et d'occuper les gens, jusqu'à l'installation de nouvelles forces qui frappent à la porte » (Deleuze, 1990, p. 2). C'est la naissance d'un capitalisme plus flexible, plus subtil, à visage « humain », avec une « âme », comme Deleuze s'en effraie (Deleuze, 1990, p. 6).

Dans l'un de ses cours suivant la publication du *Post-Scriptum*, Deleuze tente d'expliquer la différence entre contrôle et discipline à l'aide de deux dispositifs qui en sont emblématiques. Il donne l'exemple de la différence entre une prison, dispositif disciplinaire par excellence qui restreint le corps dans l'espace, et une autoroute, dispositif contrôlant par excellence, qui laisse les corps aller dans la direction que leurs désirs leur dictent, mais qui construit et détermine tout de même les différentes directions que ces corps peuvent emprunter « librement », qui détermine l'espace dans lequel cette nouvelle forme de liberté s'exécute (Deleuze, 2003, p. 300).

¹⁵ Il convient aussi de préciser que d'être contrôlé (plutôt que discipliné) est un passe-droit que l'ordre social capitaliste réserve plus souvent qu'autrement à ses sujets les plus privilégiés. Ni Deleuze ni Foucault, ne semblent avoir pris le soin de spécifier que les lieux où cette transition entre discipline et contrôle s'opère, et les personnes sur laquelle elle s'exerce, sont en grande partie limités au cœur impérial et à ses groupes sociaux dominants. Même si certaines formes de contrôle sont implémentées sur des populations minorisées, celles-ci le sont bien souvent aux côtés et non à la place de dispositifs brutalement disciplinaires.

¹⁶ Il est débattable, et débattu, d'affirmer que le contrôle et la biopolitique sont des concepts qui désignent les mêmes procédés politiques et sociaux. Suivant la thèse de Thomas Nail (Nail, 2016), cet article se range du côté d'une similarité très utile entre les deux.

La nature et l'architecture du pouvoir dans cette nouvelle mouture de l'ordre social capitaliste¹⁷ ont changé. Là où la discipline punissait pour dresser, le contrôle bâtit pour diriger. Il n'enferme plus, car, là où il considère ses sujets assez disciplinés, sa capacité de surveillance (de « *monitoring* ») quasi omnisciente ne lui donne plus le besoin d'enfermer. Le contrôle préfère faire le design méthodique des plateformes où tous se retrouvent pour « socialiser » en échange de la rentabilisation des données personnelles que ceux-ci leur donnent gratuitement. Là où la discipline fonctionnait par « mot d'ordre », le contrôle fonctionne par « mot de passe » (Deleuze, 1990, p. 4 ; Deleuze, 1980, p. 95-109) ; il s'agit maintenant de contrôler la circulation dite « libre » des corps plutôt que d'ordonner disciplinairement leurs actions. À l'ère du contrôle, le pouvoir devient plus humain, plus subtil, plus éthéré, mais aussi plus omniscient, plus invisible, plus continue (Deleuze, 1990, p. 4). Toutes ces observations qui viennent d'être nommées et que collecte Deleuze au sein du *Post-Scriptum* peuvent paraître éparses, mais elles sont les preuves d'un changement d'ampleur géologique dans la nature du pouvoir.

Plusieurs des concepts mobilisés dans le *Post-Scriptum* tiennent leurs origines dans *Mille Plateaux*, tome deux de *Capitalisme et Schizophrénie* et livre-apogée de la pensée deleuzienne écrit en collaboration avec le psychanalyste Félix Guattari. Le concept de « mot de passe » a une trajectoire particulièrement intéressante entre les deux œuvres. Comme l'observe Julius Greve, la fin du plateau « Postulats de la linguistique », quatrième chapitre du livre, exprime un certain enthousiasme pour les « mots de passe » que le *Post-Scriptum* ne possède plus (Greve, 2020, p. 9 ; Culp, 2020, p. 16)¹⁸. Dans ce chapitre, Deleuze et Guattari s'affairent à affirmer une contre-théorie à la linguistique de leur époque en réaffirmant la politicalité fondamentale du langage. Pour Deleuze et Guattari, le langage n'informe pas, il affirme, toujours en imposant des présupposés de nature politique à l'aide de mots dont le rôle est d'ordonner sémiotiquement le monde selon ces dits présupposés (Deleuze, Guattari, 1980, p. 96-97 et 100). « [L]e langage est transmission du mot fonctionnant comme mot d'ordre, et non communication d'un signe comme information », disent-ils (Deleuze, Guattari, 1980, p. 97). À l'autoritarisme, l'arrêt et l'ossification des « mots d'ordre », Deleuze et Guattari évoquent néanmoins avec enthousiasme la potentialité de « mots de passe » dont les significations se trouveraient dans les interstices et les sous-bassement des mots d'ordre et qui, par le fait qu'ils résultent de l'évolution constante du langage, de sa « variation continue », auraient la possibilité de créer de nouvelles potentialités révolutionnaires dans le langage.

Dix ans après la sortie de *Mille plateaux*, cependant, les « mots de passe » sont l'apanage, dans le *Post-scriptum*, d'un nouveau capitalisme si flexible qu'il semble s'être approprié la capacité de « variation continue » du langage dans laquelle Deleuze et Guattari voyaient un espoir révolutionnaire. À bien des égards, le contrôle se définit par une cooptation des différentes formes de contre-pouvoirs qui s'élevaient face à la discipline. Le capitalisme s'est emparé des « lignes de fuite » qui tentaient de le subvertir. Si le « prochain siècle » est deleuzien, c'est bien parce que le capital a dévoré Deleuze pour se draper de ses concepts¹⁹.

¹⁷ Par « ordre social capitaliste », je fais référence en d'autres mots à la conception du capitalisme, pas seulement comme un système économique, mais bien comme « ordre social institutionnalisé » développé par Nancy Fraser dans son article « Derrière "l'antre secret" de Marx : Pour une conception élargie du capitalisme », traduit de l'anglais en 2018 (Fraser, 2018). Pour Fraser, la société capitaliste devrait s'analyser non seulement dans son infrastructure économique, mais aussi plus largement comme un ordre social duquel découlent des institutions politiques, légales, culturelles, idéologiques, autrement dit superstructurelles, qui vont bien au-delà du seul domaine économique.

¹⁸ Greve parle notamment du *Post-scriptum* comme d'un « *hangover report* » de *Mille Plateaux*.

¹⁹ Référence à une phrase de Foucault dans une critique de deux livres de Deleuze, *Différence et répétition* et *Logique du sens* : « un jour peut-être, le siècle sera deleuzien » (Foucault, 2001, p. 76).

Comme la discipline, l'ère du contrôle émane d'un régime économique particulier, se constitue à l'aide de certaines avancées techniques précises, et est propre à un certain statu quo moral. Dans les trois parties qui suivent, j'explorerai comment les techniques des sociétés de contrôle s'attaquent maintenant à la psyché en plus du corps, mais aussi comment les origines matérielles de la société de contrôle se trouvent dans un capitalisme dont l'essence est passée de la production à la consommation (du moins dans son cœur impérial), puis finalement, je tenterai de saisir le régime moral particulier à l'ère du contrôle néolibéral.

4 Technique : de l'Internet et la dichotomie corps-esprit à l'aide de Han

Dans le *Post-Scriptum*, Deleuze place une importance considérable sur le développement technique dans l'avènement des sociétés de contrôle. Même s'il spécifie qu'elles ne sont pas entièrement déterminantes de leur genèse (Deleuze, 1990, p. 5), son analyse donne une importance particulière à l'essor de technologies naissantes, comme l'informatique et l'Internet, les types de machines propres à l'ère du contrôle ; des espaces limités, contrôlés, où l'on peut se mouvoir avec l'illusion d'une liberté totale à condition de se laisser monitorer. Les technologies du contrôle sont celles du « mot de passe » (Deleuze, 1990, p. 4), « [l]e langage numérique du contrôle est fait de chiffres, qui marquent l'accès à l'information, ou le rejet » (Deleuze, 1990, p. 4). Dans leur propre analyse de la transition de la discipline au contrôle, des chercheurs comme Olivier Razac donnent une importance particulière aux rôles des nouvelles technologies (Razac, 2008)²⁰. Le texte que vous avez sous les yeux a certainement l'intention de prendre leur rôle en compte dans la partie qui suit, mais celles qui suivront étendront l'analyse de cette transition au-delà de la seule étude des techniques.

« Il est facile de faire correspondre à chaque société des types de machines », dit Deleuze, « non pas que les machines soient déterminantes, mais parce qu'elles expriment les formes sociales capables de leur donner naissance et de s'en servir » (Deleuze, 1990, p. 5). Ces machines, donc, bien qu'elles ne soient pas tant déterminantes du social que déterminées par lui, sont révélatrices de la nature du régime par et pour lesquelles elles sont construites (Deleuze, Guattari, 1980, p. 114). Deleuze ne mourra que cinq ans après la publication du *Post-Scriptum*, à un moment où l'Internet prenait tout juste son envol, mais ses prédictions sur la nature du pouvoir dans la société qui le suivra et les techniques qui sont constituées par ce pouvoir resteront cependant visionnaires.

Traçant sa propre théorie à partir des réflexions proposées par Foucault et Deleuze, le philosophe allemand d'origine coréenne Byung-Chul Han offre un éclairage précieux sur l'évolution des sociétés disciplinaires vers les sociétés de contrôle contemporaines. Dans certaines de ses œuvres les plus marquantes, comme *La Société de la Fatigue* (2010), mais surtout *Psychopolitique* (2017), Han s'applique à tracer les conséquences du « néolibéralisme et des nouvelles techniques du pouvoir » sur le sujet des temps présents. À la suite de la biopolitique foucaldienne, il développe ce qu'il appelle la psychopolitique.

Pour Han, de la docilisation et du dressage violent des **corps** hier (discipline), et de la gestion des **populations** tantôt (biopolitique), nous sommes passés à l'influence presque invisible des **esprits** et de leurs désirs soi-disant libres. Dans la logique de la direction panoptique du pouvoir vers sa subtilisation toujours plus accrue

²⁰ Voir aussi l'œuvre de Gilbert Simondon sur la technique qui a beaucoup inspiré Deleuze, mais aussi de Bernard Stiegler qui, lui, s'est beaucoup inspiré de Deleuze et Simondon (Bowden, 2016).

et le principe selon lequel il est le plus efficace lorsqu'il est invisible, celui-ci se débarrasse peu à peu de ses moyens répressifs, de sa violence corrective sur les corps, de sa nature « négative », pour plutôt adopter une attitude amicale, une positivité obsessionnelle et se donner les moyens de construire les canaux dans lesquels on dirigera les désirs de ces corps. Le contrôle est positif et constructif là où la discipline était négative et répressive. Selon Han :

Dans la mesure où il faut beaucoup d'énergie pour forcer les gens à entrer dans le carcan des commandements et des interdictions, le pouvoir disciplinaire s'avère inefficace. Une technologie du pouvoir nettement plus efficace consiste à s'assurer que les personnes se subordonnent d'elles-mêmes aux relations de pouvoir. Une telle dynamique cherche à activer, motiver et optimiser – et non à inhiber ou réprimer. Elle s'avère si efficace parce qu'elle n'opère pas par le biais de l'obstruction et de la privation, mais par celui de la satisfaction et de l'épanouissement. Au lieu de rendre les gens dociles, elle cherche à les rendre dépendants. (Han, 2017, traduction libre, p. 36)

Le corps est « libéré » de ses chaînes dans le but de rendre encore plus subtil le contrôle de ce qui est (littéralement) à sa tête : l'esprit, la psyché et tous les désirs qu'elle cherche à satisfaire.

Les technologies de contrôle dirigent plus qu'elles ordonnent. L'exemple de l'Internet comme technologie de contrôle est probablement le plus probant de notre époque. Avec l'arrivée d'un véritable « panoptique digital » (Han, 2014, p. 28), on a devant nous un espace aux frontières pratiquement infinies, dont on fait l'expérience par le biais de notre psyché, car il immobilise le corps devant celui-ci et dans lequel on peut se mouvoir « librement » ; un espace « virtuel » donc, mais un espace dans lequel notre circulation est rigoureusement « désignée » et monitorée en permanence, à un point où l'algorithme qui le gère nous connaît mieux que la plupart de nos proches. La plupart du temps, la construction de cet espace a pour but de diriger les comportements vers l'achat d'un produit ou un autre, mais des scandales comme l'affaire Cambridge Analytica²¹ prouvent que son pouvoir peut s'étendre dangereusement au-delà de la suggestion publicitaire, dans le domaine de la manipulation politique de masse, par exemple.

Les deux seuls bémols que l'on pourrait apposer à la théorie de Han sont sa sous-estimation des formes toujours biopolitiques du pouvoir à notre époque²² ainsi que le dualisme corps-esprits qui sous-tend la transition qu'il voit entre les deux ; dualisme qui aurait beaucoup déplu à des anticartésiens comme Foucault et Deleuze. La psychopolitique n'a pas remplacé la biopolitique autant qu'elle s'y est greffée²³. Malgré ses résultats manifestement bénéfiques et peu importe ce qu'on puisse en penser, l'étonnante précision avec laquelle on aura fait le traçage des corps et de leurs déplacements lors de la dernière pandémie prouve que le biopouvoir est loin d'avoir disparu (Couturier, 2021). Il s'est seulement subtilisé de plus belle et a ajouté à son arsenal le dirigisme de masse des psychés. La psychopolitique doit donc être considérée, non pas comme un nouveau paradigme qui remplace la biopolitique, à la manière qu'Han semble le théoriser, mais bien comme une sous-catégorie de la biopolitique dans la nouvelle forme que celle-ci est venue à prendre au cours des dernières années du néolibéralisme. Parce que, pour avoir un contrôle sur les esprits, il faut premièrement avoir dociliser les corps à tel point qu'ils sont réceptifs à ce contrôle, les avoir dirigés vers les lieux et dressés

²¹ Cambridge Analytica est une firme de consultation et de marketing politique dont on révélera en 2016 qu'elle aura utilisé les données Facebook de plusieurs millions d'utilisateurs pour favoriser plusieurs candidats de l'extrême droite en Europe et aux États-Unis (Manokha, 2018).

²² Mark G. E. Kelly pose une bonne critique de Deleuze qui va dans le même sens dans son article « *Discipline is control: Foucault contra Deleuze* ». Je réfuterais légèrement l'idée que le contrôle n'est qu'une autre forme de discipline, mais son analyse reste pertinente.

²³ C'est probablement ici le côté plus hégélien de Han qui lui fait adopter ce genre de dualisme, tandis que Foucault et Deleuze ont bâti leurs théories philosophiques en grande partie à l'aide d'une critique d'Hegel et de la dialectique hégélienne.

à utiliser les outils par lesquels s'applique le psychopouvoir. La psychopolitique n'a donc pas remplacé la biopolitique, mais son concept permet de saisir vers où la biopolitique a migré lors du tournant néolibéral et quelle est, maintenant, toute l'étendue et la subtilité de sa puissance. Ce qui est utile dans l'analyse de Han, même si elle est critiquable, c'est précisément comment elle met en lumière cette subtilisation du pouvoir. Comme le dit Foucault en citant le réformateur pénal J.M. Servan dans *Surveiller et punir* : « sur les molles fibres du cerveau est fondée la base inébranlable des plus fermes Empires » (Foucault, 1975, p. 122).

La technique propre aux sociétés de contrôle en est donc une dont le pouvoir est **constructif, suggestif**, qui **dirige les esprits** dans un espace contrôlé et contrôlant plutôt que de commander les corps. Elle est une technique qui assure une « intervention de type environnemental » et non individuel, comme le disait Foucault en parlant de la biopolitique (Foucault, 1979, p. 265)²⁴. Si cette technique en est ainsi une qui est déterminée par la forme que prend le social, il est nécessaire de se pencher sur la nature du social à notre époque, et, en bon marxiste²⁵, de se pencher sur sa nature évidemment économique. Car, comme le dit Deleuze, le contrôle « [...] n'est pas une évolution technologique sans être plus profondément une mutation du capitalisme » (Deleuze, 1990, p. 5).

5 Matériel : d'un capitalisme de production à un capitalisme de consommation dans le Nord global contrôlant

Le technique, le matériel et le moral ont beau être en interdépendance dans la formation du social, il n'est pas pour autant incongru de considérer la partie matérielle de cette équation comme ayant un pouvoir distinctement moteur, primordial, prépondérant dans sa formation. C'est pourquoi, afin de comprendre la société de contrôle néolibérale, et surtout comprendre ce qui détermine son avènement dans l'histoire, il faut se pencher sur le régime économique qui la sous-tend et d'où découlent ses principes structurants.

²⁴ L'influence de la cybernétique et des réflexions autour de celle-ci à cette époque est également importante à la compréhension du *Post-Scriptum* et des sociétés de contrôle. Sans pouvoir être traitée en détail dans le présent article, cette dimension demeure suffisamment significative pour être évoquée. La lecture de Culp (2020) dans le magazine *Coils of the Serpent* à propos du *Post-Scriptum* et de la cybernétique est fortement recommandée.

²⁵ Il peut sembler paradoxal de mobiliser une lecture marxiste pour analyser des concepts issus de penseurs, tels que Foucault ou Deleuze, dont les critiques à l'égard du marxisme de leur époque sont bien connues. Cela dit, je revendique ici une posture théorique qui assume un certain pragmatisme syncrétique : celle d'un chercheur qui choisit consciemment les outils qu'il juge les plus pertinents pour penser le social. Le couple infrastructure-superstructure, bien qu'il ait parfois été figé dans des interprétations orthodoxes, conserve à mes yeux une valeur heuristique importante. Je propose donc de maintenir cette distinction comme outil analytique, tout en défendant une lecture plus symbiotique de leur relation. Cette approche rejoint partiellement celle de Deleuze et Guattari, notamment lorsqu'ils affirment qu'« un agencement ne comporte ni infrastructure et superstructure, ni structure profonde et structure superficielle, mais aplatit toutes ses dimensions sur un même plan de consistance où jouent les présuppositions réciproques et les insertions mutuelles » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 114). Qui plus est, malgré ses critiques de la pensée marxiste, Deleuze conserve tout de même une certaine filiation avec celle-ci. Il confiait d'ailleurs à Antonio Negri que *Mille Plateaux* relevait d'un travail marxiste (Deleuze et Negri, 1990). Plus encore, il énonçait en 1993 dans une entrevue pour le *Nouvel Observateur* que « L'Anti-Cédipe et Mille Plateaux sont complètement traversés par Marx, par le marxisme. Aujourd'hui je peux dire que je me sens complètement marxiste. L'article que j'ai publié sur la "société de contrôle" par exemple, c'est complètement marxiste, et pourtant j'écris sur des choses que Marx ne connaissait pas » (Eribon, 1995, p. 50-51). Cela confirme la fécondité d'un dialogue entre ces perspectives.

À cet égard, le *Post-Scriptum* est éloquent dans sa brièveté. D'un capitalisme dont la focale matérielle est la production, on passe à un capitalisme qui se dédie à la propagation de la consommation dans le Nord global et qui relègue la production au Sud. Pour Deleuze :

[...] dans la situation actuelle, le capitalisme n'est plus pour la production, qu'il relègue souvent dans la périphérie du tiers monde[...] C'est un capitalisme de surproduction. Il n'achète plus des matières premières et ne vend plus des produits tout faits : il achète les produits tout faits, ou monte des pièces détachées. Ce qu'il veut vendre, c'est des services, et ce qu'il veut acheter, ce sont des actions. Ce n'est plus un capitalisme pour la production, mais pour le produit, c'est-à-dire pour la vente ou pour le marché. (Deleuze, 1990, p. 5)

Comme Deleuze le dit ici, il ne s'agit pas d'affirmer la disparition de la production dans l'économie-politique capitaliste mondiale, mais de reconnaître sa délocalisation dans le Sud global et, par le fait même, de reconnaître de manière critique que Deleuze lui-même, quand il théorise le contrôle, le fait à partir et en parlant du Nord global.

Comme le dit Jens Schröter : « Il semble que la société disciplinaire ne soit pas du tout remplacée par les sociétés de contrôle – le fait est plutôt que la société disciplinaire est délocalisée dans le Sud global, où “l'usine en tant qu'espace d'enfermement” est une condition de travail réelle et très dure pour de nombreux hommes, femmes et même enfants, produisant » [les dispositifs de contrôle continu (iPhone, par exemple) qui seront vendus dans le Nord global] (Schröter, trad. libre, 2020, p. 70)²⁶.

Similairement à la psychopolitique qui vient s'ajouter à la biopolitique, le capitalisme se structure aujourd'hui autour de la **consommation** précisément parce que ses capacités de **productions** sont solidement assises sur un réseau d'échanges et de production transnationaux qui, malgré les fluctuations à laquelle l'économie capitaliste est sujette, lui permet de faire croître son nombre de consommateurs en plus de son nombre de producteurs. L'essor des sociétés de contrôle à l'échelle du monde, mais particulièrement dans le Nord global, va de pair avec la post-fordisation de l'Occident et de la fordisation lente, mais certaine du reste du monde. La transformation de milliards de travailleurs en travailleurs-consommateurs.

Il ne s'agit pas d'affirmer que la production industrielle n'existe plus, au contraire, mais que celle-ci ne semble plus être hégémonique à l'intérieur de cette nouvelle économie mondialisée. Elle n'a pas disparu, quelque chose d'autre s'est construit par-dessus et s'est emparé des rennes du développement matériel-historique.

On ne cherche plus tant à **produire** qu'à **vendre** et c'est là le principe matériel qui structure le contrôle comme forme de pouvoir. Dans le Nord global, il n'est plus si nécessaire de dociliser, dresser et corriger les comportements des corps pour les modeler à un modèle précis, unique et « rationnel » de ce que les besoins de la production demandent que de se donner les moyens de vendre à la plus grande diversité de consommateurs (et consommatrices) possibles. D'une économie qui se préoccupe de la croissance brute des capacités à créer du matériel, on passe à une économie qui se préoccupe de l'optimisation des flux d'échanges presque entièrement informatisés au service d'une consommation toujours plus fervente des individus qui y participent.

Ainsi, ce n'est pas tant la production *per se* qui a été délocalisée, mais la production **industrielle**. L'objet de la production dans le Nord global n'est donc plus matériel, il est **digital**, c'est ce dont Deleuze parle quand il

²⁶ L'on ne devrait cependant pas assumer pour autant une distinction hermétique entre les deux, du type : Sud global = pouvoir disciplinaire/Nord global = pouvoir contrôlant. Seulement, il importerait de reconnaître que le contrôle s'observe en grande partie dans le Nord global et ce, sans pour autant négliger les manières détournées par lesquelles il peut s'observer au Sud.

affirme que « [c]e qu'il veut vendre, c'est des services, et ce qu'il veut acheter, ce sont des actions » (Deleuze, 1990, p.5).

Si la production a pris une seconde place dans l'arrangement de l'économie-politique du Nord global, la croissance, elle, n'a pas pour autant disparu. Celle-ci restera toujours une composante fondamentale de l'économie capitaliste, mais, en plus d'avoir été délocalisée dans ses aspects les plus matériels, la nature de cette croissance, elle, s'est récemment étendue. La production et sa logique de croissance sont aujourd'hui non seulement digitales, elles sont éminemment **personnelles**.

Le capital est devenu **humain**, et ce plus profondément que le processus disciplinaire de prolétarianisation n'aurait jamais pu le faire. Ce n'est plus simplement le corps qui est docilisé puis utilisé pour faire croître le capital (c'est-à-dire prolétarisé), c'est l'entièreté des dimensions de la personne humaine qui doivent être elles-mêmes transformées en capital.

C'est ce que démontre l'économicisation et la marchandisation totale du social à l'œuvre dans le livre le plus connu du sociologue néolibéral Gary Becker : *Human Capital* (Becker, 1994). Le processus d'enclosure et de marchandisation inarrêtable du capitalisme a réussi à lui faire se forcer un chemin qui l'a mené à l'intérieur même de notre être. Le propre du néolibéralisme, comme le démontrent les cours de Foucault où celui-ci s'intéresse à la pensée de Becker comme archétype de la pensée néolibérale, c'est d'analyser l'entièreté du social comme relevant d'une transaction et fonctionnant à la manière d'un marché (Foucault, 1979). Il ne suffit plus de penser l'économie de manière capitaliste, il faut penser la vie en capitaliste.

D'un sujet capitaliste dont la nature était de **produire**, on passe à un sujet capitaliste qui doit maintenant se **vendre**, qui doit produire pour vendre. Le sujet capitaliste du Nord global n'est plus un producteur-ouvrier discipliné par son horodateur, il a été « libéré » pour devenir un vendeur-entrepreneur. Il est maintenant « son propre patron » (ainsi que sa propre usine) et ce qu'il doit maintenant vendre (et donc assurer la croissance perpétuelle de la production) c'est lui-même. On a fait disparaître le prolétariat dans le but de faire croire à tous et toutes qu'ils et elles se devaient de devenir patrons.

D'un côté, les lieux de la production industrielle ont été délocalisés, mais, de l'autre, la croissance de la production a été individuée à l'intérieur de chaque sujet contrôlé du Nord global. L'individu néolibéral n'est un individu que dans la mesure où il fait partie d'un marché. Le principe de maximisation de la croissance est au cœur de l'ordre social capitaliste, il est là pour rester, mais pour une population privilégiée ayant été largement déprolétarisée (littéralement et symboliquement), il s'exprime aujourd'hui comme une injonction culturelle constante à la performance²⁷. Performance qui est évidemment encouragée et facilitée par un nombre grandissant de dispositifs de contrôle personnels qu'on laisse volontairement traquer nos faits et gestes afin de les optimiser.

Les origines matérielles de la société de contrôle sont donc à trouver dans une nouvelle forme de l'économie capitaliste du Nord global dont la croissance a pour objectif la propagation des produits et une production basée sur le capital non-matériel et humain au-delà de la maximisation de la production matérielle industrielle. La délocalisation de la production dans le Sud global a ainsi mené à une individuation du principe de croissance chez les sujets des sociétés de contrôle du Nord global.

²⁷ Un thème particulièrement exploré par Han dans *La Société de la fatigue* (2010) par son concept de « société de performance ».

Ceci étant dit, si l'on se représente le social à l'image d'une machine, une automobile par exemple ; même si l'on se doit de considérer l'économie en « moteur » de l'histoire, cela ne nie pas pour autant la nécessité d'une « transmission » (la technique) et surtout pas celle d'un « système d'huile » (la morale).

6 Moral : Burroughs, la liberté et le Moral comme dispositif

Malgré son importance dans la pensée politique deleuzienne tardive, le concept de « contrôle » ne lui est pas original. Afin d'en arriver à une définition qui se veut la plus complète possible, il peut ainsi être utile d'investiguer le travail de celui qui a inspiré le concept à Deleuze (Negri, Deleuze, 1990)²⁸. William S. Burroughs est un littéraire américain de la *beat generation*²⁹ qui s'aventurera parfois dans la théorisation sociologique, littéraire et philosophique. En 1978, il publie dans le magazine *Harpers* un texte intitulé *The Limits of Control*. On sait d'ailleurs que Deleuze et Burroughs se sont côtoyés à au moins une occasion lors de la désormais légendaire conférence *Schizo-Culture* du magazine *Semiotext(e)* en 1975 (Demers, 2008), à laquelle Foucault était également présent. Dans un cours de 1986 dédié à Foucault, Deleuze attribue à Burroughs l'inspiration pour les concepts de contrôle et de biopolitique (Deleuze, 1986b).

Malgré des propos qui baignent dans les débuts de la pensée conspirationniste et des conclusions théoriques critiquables³⁰, la conception du contrôle développée à travers ce court texte peut aider à en compléter une définition synthétique quand elle est additionnée aux observations des parties précédentes du texte. Sans pour autant que cela en ait été le but pour Burroughs, l'essai révèle à un observateur attentif que le processus d'évolution des formes de pouvoir, en plus d'avoir des origines techniques et matérielles, a une composante fondamentalement **morale**.

Il y a un degré de **liberté**, une liberté d'origine morale, qui est fondamentale à la conception de Burroughs du contrôle ; de là la mention des **limites** de celui-ci dans son titre. « Considérez la distinction, l'impasse implicite ici » dit Burroughs, « [t]out système de contrôle essaie de rendre le contrôle aussi étroit que possible, mais en même temps, s'ils réussissaient complètement, ceux-ci n'auraient rien à contrôler » (Burroughs, 1978, p. 38). Selon Burroughs, pour qu'un contrôle se définisse comme tel, celui-ci a besoin du consentement, même de la possibilité d'opposition du sujet contrôlé, et l'on parle ici de **sujets** et non d'**objets** (Burroughs, 1978, trad. libre p. 38). Pour Burroughs, on **contrôle** des **sujets** qui ont leur agentivité propre, on **utilise** des **objets** dont les actions dépendent entièrement de ceux qui les manient. Quand il n'y a plus de possibilité, même hypothétique, d'une opposition, « le contrôle devient une proposition insensée », selon Burroughs (Burroughs, 1978, trad. libre, p. 38). La limite du contrôle c'est donc cette agentivité propre que l'on décide de laisser au sujet (par une décision d'ordre moral) et sur laquelle toute une panoplie de machines-dispositifs se

²⁸ « Nous entrons dans des sociétés de contrôle, qui fonctionnent non plus par enfermement, mais par contrôle continu et communication instantanée. Burroughs en a commencé l'analyse », dit Deleuze dans un entretien avec Antonio Negri en 1990.

Il est cependant intrigant qu'on ne semble pas trouver de références par Deleuze à James Beniger, auteur de *The Control Revolution*, livre datant de 1986 et mobilisant le concept de contrôle dans une analyse de ce que celui-ci appelle la « société de l'information ».

²⁹ Ses œuvres parlent notamment de dépendance, de drogue, de crime et de son homosexualité dans des descriptions assez crues, même pour les standards d'aujourd'hui. Voir *Naked Lunch* (1959), *Queer* (1985) ou *Junky* (1953).

³⁰ Voir l'épisode du podcast *Acid Horizon* à propos du texte pour de bonnes critiques de l'interprétation de Burroughs du fascisme et du potentiel pouvoir des médias (Acid Horizon, 2023).

rueront pour la manipuler, la diriger à leur avantage tout en préservant l'illusion du libre arbitre. La limite du contrôle, c'est précisément là où il a lieu, toujours à la frontière de la coercition et de l'agentivité.

Là où le pouvoir disciplinaire a comme technique principale la restriction assumée et autoritaire de la liberté lorsqu'il enferme ses sujets pour les dresser dans des écoles ou les corriger dans des ailes psychiatriques, le pouvoir contrôlant s'applique plutôt à construire l'ensemble du social dans une architecture à aire ouverte où cette « liberté » s'expérimente sous sa direction. Une personne a la liberté de donner son attention ou non à n'importe quel statut ou vidéo qui la chante quand elle entre sur son profil Instagram, ce qui n'empêche pas chacune des publications qu'elle croise d'être devant ses yeux parce qu'elles ont été soigneusement mises là par un algorithme qu'on a animé de certains intérêts (publiciser des produits qui plaisent à la personne utilisatrice, lui montrer du contenu qui l'a fait rester plus longtemps sur l'application ou lui faire voir du contenu politique qu'elle supporte). Le contrôle se vit comme l'expérience d'une liberté qu'on oublie être dirigée.

Dans *Psychopolitique* (2017), Han amène la possibilité pour ce pouvoir propre à notre époque d'utiliser non pas la violence, mais la liberté pour consolider son règne :

[...] le pouvoir peut s'exprimer par la violence ou la répression. Mais il n'est pas fondé sur la force. Le pouvoir n'a pas besoin d'exclure, d'interdire ou de censurer. Il ne s'oppose pas non plus à la liberté. En fait, le pouvoir peut même user la liberté à ses propres fins. Ce n'est que sous sa forme négative que le pouvoir se manifeste comme une violence qui dit « non » en brisant la volonté et en annulant la liberté. Aujourd'hui, le pouvoir prend des formes de plus en plus permissives. Dans sa permissivité, voire dans son amabilité, le pouvoir se débarrasse de sa négativité et se présente comme une liberté (Han, 2014, trad. libre, p. 36).

On peut ainsi proposer que l'apparition de cette manipulation de l'agentivité, de cette nouvelle utilisation de la liberté au sein de la mécanique du pouvoir, constitue une **innovation morale** propre à l'ère du contrôle. Je postule que c'est, entre autres, en interagissant avec de nouvelles exigences morales et en encadrant des valeurs de plus en plus permissives, du moins au sein des sociétés néolibérales du Nord global, que se construit le contrôle comme forme de pouvoir. Le néolibéralisme a eu beau être implanté par la force dans la majorité de ses contextes, à coups de matraque sur le dos des mineurs gallois, en renvoyant des milliers de contrôleurs aériens américains ou en installant des dictateurs comme Augusto Pinochet au pouvoir, il s'est hégémonisé en supportant la gouvernance des « réformateurs » progressistes qui suivront comme Tony Blair, Bill Clinton ou Patricio Aylwin, en commercialisant les Sex Pistols, Kurt Cobain et toutes les contre-cultures qui le critiquaient, et en cooptant les causes des mouvements sociaux qui s'y sont opposés, du féminisme à l'antiracisme en passant par les droits LGBTQ+. Le néolibéralisme c'est, oui, premièrement l'implantation brutale d'un nouveau libéralisme économique, mais aussi, et surtout, la popularisation d'un nouveau libéralisme politique et culturel pour l'hégémoniser ensuite.

Il ne s'agit pas tant de présenter ici le contrôle comme une forme de pouvoir « plus émancipée » ou d'une quelconque manière « libératrice ». Le contrôle est « libérateur » seulement dans la mesure où ses sujets favorisent la prolifération des flux productifs par et pour le capital. La morale contrôlante se joue de la liberté, elle est permissive, flexible, mais pas émancipatrice, et ce, précisément parce que la seule forme d'émancipation qu'il laisse advenir ne peut s'accomplir qu'à travers l'entrepreneuriat, de l'« épanouissement personnel » et de la maximisation de la production personnelle.

Il en va donc ici de voir le domaine moral comme étant constitutif des formes de pouvoir, de **concevoir le Moral comme dispositif**. Par « Moral », il faut comprendre l'ensemble des valeurs qui interagissent et compétitionnent au sein d'un moment et d'un lieu particulier du social. Par « dispositif », il faut comprendre que l'arrangement de ces valeurs, la promotion de certaines, l'interdiction d'autres, constitue l'un des outils

de pouvoir les plus importants d'un groupe dominant. Toute valeur porte avec elle la charge des relations de pouvoir qui la font se manifester dans le social.

Il en va également de considérer que le domaine moral se trouve et s'analyse à l'intérieur des **discours** et que, même si une nouvelle morale a un effet sur les pratiques d'une nouvelle ère du pouvoir, cela n'empêche pas les pratiques du pouvoir d'être, à certains endroits, en contradiction totale avec sa morale.

Le domaine du moral change, donc, au rythme des groupes dominants et de la forme qu'ils donnent au social, mais aussi au rythme des tensions que le social contient. Car au-delà d'être un « outil », il est également un « lieu » de pouvoir où se jouent la contestation du pouvoir, où s'applique sa répression et où se négocie la conciliation avec lui. La résistance et la cooptation s'y côtoient en tout temps.

La morale des sociétés de contrôle du Nord global est caractérisée par les valeurs plus permissives d'un nouveau libéralisme dans lequel s'exprime la contradiction béante, mais toujours hégémonique d'un ordre social capitaliste **plus agressif** dans ce qu'il a de **structurellement économique**, mais aussi **plus permissif** dans ce qu'il a de **superstructurellement moral**. D'une normalité binaire, autoritaire et au service de la rationalisation croissantiste de la production, le Nord global est passé à un régime moral de plus en plus « inclusif » (du moins dans son discours) au service de l'universalisation de la consommation comme mode d'existence.

La logique morale néolibérale des sociétés de contrôle du Nord global a suivi la transition de l'économie capitaliste de la maximisation de la production à la maximisation de la consommation. À travers l'ère de la discipline, le capitalisme industriel était supporté par une morale stricte, qui venait justifier la docilisation violente des corps pour leur dressage aux volontés de la production. La famille nucléaire comme unité primordiale de l'assemblage des corps au service de la production et de la reproduction capitaliste ; l'essor du racisme (scientifique d'abord, puis culturel jusqu'à nos jours) pour justifier l'esclavage de certains peuples et le pillage colonial ; la pathologisation de l'homosexualité et de l'hystérie pour dociliser puis dresser certains individus qui venaient à être malades au sein de rôles genrés productifs (ex. père de famille, ouvrier, etc.) et reproductifs (ménagère, servante, etc.) qui leur étaient imposés. Partout et de tout temps à l'ère moderne sera imposé un arrangement des mœurs ayant pour objectif d'organiser les corps autour de la réalisation du « capital de départ » de l'ordre social capitaliste³¹.

Or, avec son capital de départ établi et surtout, pour pallier certaines des contradictions et des luttes sociales qui bouillonnaient contre lui, le libéralisme politique et moral par lequel se constitue le cœur impérial de l'ordre social capitaliste viendra à prendre des formes de plus en plus permissives. Cette transition morale s'amorce dès le début du 20^e siècle, mais elle ne se met véritablement en marche qu'à partir de la fin des années 1960³². Il est de moins en moins nécessaire ou utile de standardiser les corps et leurs comportements aux nécessités de la production, car les capacités de production sont telles qu'il importe maintenant de vendre à toute la diversité de désirs auxquels on répond par des biens de consommation. S'est ainsi opéré à travers le 20^e siècle et officialisé au début du 21^e tout un tournant dans la morale du Nord global et du discours (néo)libéral hégémonique qui va de pair avec la volonté de *contrôler* plutôt que de *discipliner*, car le sujet capitaliste du

³¹ Un arrangement des mœurs auquel on résistera de partout à travers la Modernité.

³² Les années 60 représentent un moment de fléchissement moral particulier durant lequel on a pu remarquer une cassure relativement nette dans les mœurs du Nord global. L'espace manque à cet article pour l'étudier plus en détail, mais celle-ci mérite définitivement des réflexions plus poussées.

cœur impérial ne constituait plus un corps à dresser pour faire produire, mais un esprit dont les désirs devaient être dirigés vers tel ou tel produit.

Il ne s'agissait plus de procéder à « l'assujettissement interne des individus », mais à faire « [l']optimisation des systèmes de différence [...] dans laquelle il y aurait une tolérance accordée aux individus et aux pratiques minoritaires » par le biais d'une « intervention de type environnementale » (Foucault, 1979, p. 265).

Face à ce nouvel arrangement du social, plusieurs changements en son sein, causés à la fois par l'agentivité des individus et des groupes qui le compose et par les réactions du pouvoir à celle-ci, ont pu être considérés comme des « gains » pour certains groupes s'étant vu défavoriser par l'ordre social capitaliste dans le passé. Il en va aujourd'hui de se questionner sur la nature de ces « gains » ; de reconsidérer les concessions (souvent maigres, parfois considérables) que ce pouvoir au visage de plus en plus « amical » a fait au sein des trois à quatre dernières décennies et de décerner comment celui-ci survit et s'épanouit à travers la conciliation. Il en va de critiquer ces gains-concessions, d'autant plus que la plupart n'ont pas amené la résolution systémique des inégalités qui leur étaient sous-jacentes et, car ce discours-morale du Nord global cohabite de manière de plus en plus contradictoire avec la continuation bien réelle des systèmes d'oppression qui ont fait naître et prospérer l'ordre social capitaliste.

Conclusion

Cet article a eu pour but de fournir une définition synthétique du contrôle et de sa société avec laquelle analyser l'état présent du social. Cela s'est accompli en prenant en compte les formes de pouvoir disciplinaire qui l'ont précédé, tel que décrit par Michel Foucault, ainsi qu'en usant les théories de William S. Burroughs et Byung-Chul Han pour déterminer ses composantes techniques, matérielles et morales.

Ainsi, le contrôle et les sociétés qui en découlent (situés en grande majorité dans le Nord global) sont caractérisés par une technique qui cherche à diriger les esprits plutôt qu'à discipliner les corps, par un régime économique qui, par-delà la maximisation de la production, entend maintenant universaliser la consommation et finalement par un régime moral plus permissif, tout ça dans une relation de complémentarité (et non de transitionnalité) avec une discipline qui s'applique toujours sur les sujets les plus opprimés de l'ordre social capitaliste.

Ces jours-ci, cependant, il est à la fois intéressant et inquiétant de voir un retour en force de la morale et de plusieurs méthodes de pouvoir disciplinaires. Celui-ci prend souvent la forme d'un *backlash*³³ fascisant face à la morale néolibérale. Si la fin du néolibéralisme est effectivement à nos portes, il en va de penser qu'un remaniement des mœurs et de la nature du pouvoir aussi, mais de quel type ?

Les mœurs et les dispositifs de l'ère de la discipline (et plusieurs autres de ses institutions) sont restés bien présents durant la montée en puissance du contrôle et l'on peut considérer les mœurs et les dispositifs du contrôle comme n'étant qu'un prolongement plus néolibéral de celles-ci. Mais, la contestation qu'on a faite de la morale disciplinaire (premièrement formulée par la gauche puis cooptée par le centre néolibéral) a suscité un retour réactionnaire de celle-ci dans les dernières années. Il suffit d'observer l'arrivée (et le retour...) au pouvoir de populistes de droite, comme Donald Trump ou même la montée du masculinisme digital pour

³³ La notion féministe de *backlash* est particulièrement éclairante à cet égard. Voir Mansbridge et Shames, 2012.

s'en rendre compte. Cette flambée réactionnaire constitue-t-elle les derniers détritres violents d'une époque qui se débat en mourant ou leur retour en force après une accalmie de quelques décennies ?

Tant face à l'inquiétante réaction de la morale et du pouvoir disciplinaire que face à la poigne douceuse de la morale et du pouvoir néolibéral contrôlant, il en va, au risque de l'idolâtrie, de répéter la maxime impérissable de Deleuze : « Il n'y a pas lieu de craindre ou d'espérer, mais de chercher de nouvelles armes » (Deleuze, 1990, p. 3).

Références bibliographiques

- Acid Horizon. (2023, 21 mai). *William S. Burroughs: "The Limits of Control" and Its Influence on Deleuze* [vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=eVyzinvPJgc>
- Aïm, O. (2020). Présentation. Dans *Les théories de la surveillance : Du panoptique aux Surveillance Studies* (p. 81-82). Armand Collin. <https://shs.cairn.info/les-theories-de-la-surveillance--9782200623494-page-81>
- Becker, G. S. (1994). *Human Capital: A Theoretical and Empirical Analysis, with Special Reference to Education* (3e édition). University of Chicago Press.
- Beckman, F. (Ed.). (2018). *Control Culture: Foucault and Deleuze after Discipline*. Edinburgh University Press. <http://www.jstor.org/stable/10.3366/j.ctv7n08g6>
- Beniger, J. R. (1989). *The Control Revolution: Technological and Economic Origins of the Information Society* (Reprint édition). Harvard University Press.
- Bourdieu, P. et Passeron, J.-C. (1964). *Les héritiers : les étudiants de la culture*. Édition de Minuit.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction : critique sociale du jugement* (Édition de Minuit).
- Bowden, S. (2013). Gilles Deleuze, a reader of Gilbert Simondon. Dans A. De Boever, S. S. Y. Murray et J. Roffe (dir.), *Gilbert Simondon: Being and Technology*. Edinburgh University Press. <https://doi.org/10.3366/edinburgh/9780748677214.003.0009>
- Couturier, Alexane. (2021). Nouvelle conjoncture du biopouvoir en temps de pandémie : état des lieux et réflexions sur les formes d'exercice du pouvoir sur la vie. Dans S. Santini (dir.), *Enquêtes sémiotiques sur nos formes de vie. Observatoire de l'imaginaire contemporain, Cahier ReMix*, (15). <https://oic.uqam.ca/fr/remix/nouvelle-conjoncture-du-biopouvoir-en-temps-de-pandemie-etat-des-lieux-et-reflexions-sur-les>.
- Culp, A. (2020, 29 juillet). Deleuze Beyond Deleuze: Thought Outside Cybernetics. *Coils of the Serpent*, 14-29. <https://coilsoftheserpent.org/2020/07/deleuze-beyond-deleuze-thought-outside-cybernetics/>
- Davis, A. Y. (2003). *Are Prisons Obsolete?* Seven Stories Press.
- Deleuze, G. (1986a). *Foucault*. Édition de Minuit. <http://www.leseditionsdeminuit.fr/livre-Foucault-2019-1-1-0-1.html>
- Deleuze, G. (1986b). Foucault, Lecture 18, 8 April 1986 [The Deleuze Seminars]. *The Deleuze Seminars*. <https://deleuze.cla.purdue.edu/lecture/lecture-18/>

- Deleuze, G. (1990). Post-scriptum sur les Sociétés de Contrôle. *L'Autre Journal*, 1(1), 8.
- Deleuze, G. (2003). *Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975-1995* (édité par D. Lapoujade). Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1980). *Mille plateaux*. Les Éditions de Minuit.
- Demers, J. (2008). Collecting Intensities : On Semiotext(e) and Schizo-Culture. Dans C. Alexandre-Garner (dir.), *Frontières, marges et confins* (p. 415–423). Presses universitaires de Paris Nanterre.
<https://doi.org/10.4000/books.pupo.2979>
- E. Harcourt, B. (2013). *La société punitive – situation du cours*. Collège de France.
<https://cooperism.law.columbia.edu/files/2023/12/La-Societe-punitive-Situation-du-cours-pdf.pdf>
- Eribon, D. (1995). Le « Je me souviens ». *Le Nouvel Observateur*, 16(22), 50-51.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison* (2014^e édition). Gallimard.
- Foucault, M. (1976). *La Société Punitive* (Gallimard/Seuil). EHSS.
- Foucault, M. (2001). *Dits et écrits, T2* (vol. II). Gallimard.
- Foucault, M. (s. d.). *Naissance de la biopolitique*. Gallimard/Seuil. <http://pinguet.free.fr/foucault7879.pdf>
- Fraser, N., Delruelle, É. et Bada, V. (2018). Derrière « l'autre secret » de Marx : Pour une conception élargie du capitalisme. *Les Temps Modernes*, 699(3), 2-24. <https://doi.org/10.3917/lm.699.0002>
- Gignac, A. (2015). La réconciliation chez Paul (2 Co 5,11–6,2 ; Rm 5,1- 11) : perspective discursive et socio-politique. *Théologiques*, 23(2), 103-131. <https://doi.org/10.7202/1042745ar>
- Greve, J. (2020, 29 novembre). Deleuze and Diagnosis: A Remark on the “Postscript” — Coils of the Serpent. *Coils of the Serpent*, 7-14.
- Han, B.-C. (2010). *La société de la fatigue* (2024^e éd.). PUF.
- Han, B.-C. (2017). *Psychopolitics: Neoliberalism and New Technologies of Power* (traduit par E. Butler). Verso.
- Legrand, S. (2004). Le marxisme oublié de Foucault. *Actuel Marx*, 36(2), 27-43.
<https://doi.org/10.3917/amx.036.0027>
- Lorenzini, D. (2016). *La société disciplinaire : généalogie d'un concept* [Conférence]. Colloque International Quarante ans de Surveiller et punir. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne/Cour de Cassation.
https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:188934/datastream/PDF_01/view
- Manokha, I. (2018). Le scandale Cambridge Analytica contextualisé : le capital de plateforme, la surveillance et les données comme nouvelle « marchandise fictive ». *Cultures & Conflits*, (109), 39-59.
<https://doi.org/10.4000/conflits.19779>
- Mansbridge, J. et Shames, S. (2012). Vers une théorie du backlash : la résistance dynamique et le rôle fondamental du pouvoir. *Recherches féministes*, 25(1), 151-162. <https://doi.org/10.7202/1011121ar>

- Nail, T. (2016). Biopower and Control. Dans *Between Deleuze and Foucault* (p. 247-263). University of Edimburgh. https://www.academia.edu/27472574/Biopower_and_Control
- Negri, T. et Deleuze, G. (1990). *Contrôle et devenir / Gilles Deleuze, entretien avec Toni Negri*. Le silence qui parle. <http://lesilencequiparle.unblog.fr/2009/03/07/controle-et-devenir-gilles-deleuze-entretien-avec-toni-negri/>
- Newheiser, D. (2016). Foucault, Gary Becker and the Critique of Neoliberalism—David Newheiser, 2016. *Theory, Culture and Society*, 33(5), 3-21.
- Ottaviani, D. (2003). Foucault – Deleuze : de la discipline au contrôle. Dans E. Da Silva (dir.), *Lectures de Michel Foucault. Volume 2 : Foucault et la philosophie* (p. 59-73). ENS Éditions. <https://doi.org/10.4000/books.enseditions.1217>
- Razac, O. (2008). *Avec Foucault, après Foucault. Disséquer la société de contrôle*. L'Harmattan. https://www.editions-harmattan.fr/catalogue/livre/avec-foucault-apres-foucault/48797?srsId=AfmBOooEQ38cb5vXH1hkd04-NRaXZQI5_MlhOGQjM3gC0nvVbEkz3xZc
- S. Burroughs, W. (1978). The Limits of Control. *Semiotext(e): Schizo-Culture*, 3(2), 38-42. https://monoskop.org/images/f/f9/Semiotexte_Vol_3_No_2_Schizo-Culture.pdf
- S. Burroughs, W. (1959). *Naked Lunch: The Restored Text*. Grove Press.
- S. Burroughs, W. (1985). *Queer*. Grove Press.
- S. Burroughs, W. (1953). *Junky*. Penguin.
- Wang, J. (2018). *Carceral Capitalism*. Semiotext(e)/MIT Press. <https://archive.org/details/carceral-capitalism-jackie-wang>